1917 est une année de rupture pour Anna Akhmatova. (…)

Février 1917 : le pays tremble et vibre. C'est la première et la vraie révolution. C'est la fin des Romanov, un gouvernement provisoire est nommé. Les mencheviks sont au pouvoir. Le soviet de Petrograd est créé. (…)

Anna vit chez son amie d'enfance, Valeria Tulpanova (…) Elle passe son temps à se promener au bord de la Neva, dans les rues minérales de sa ville adorée, et à parler littérature et amour avec Ossip Mandelstam.

Elle écrit plus qu'elle ne l'a jamais fait. Elle publie *Volée blanche* où rôde l'ombre aimée de Boris Anrep.

Son poème le plus important, pas le plus beau, pourtant, est un vrai credo, une déclaration de fidélité à son pays, à son peuple. Je ne partirai pas, dit-elle. Beaucoup de ses amis s'exilent. Elle ne le fera jamais. Elle écrit :

J'entendis une voix douce m'appeler
Elle disait Viens là
Abandonne à jamais la Russie
[…]
Je couvrirai d'un nom nouveau
La douleur des défaites et des offenses
Tranquillement, je me suis bouché les oreilles.

Oreilles bouchées à la propagande des fuyards, comme elle les nomme, Anna Akhmatova fréquente donc les milieux littéraires de Petrograd. (…) C'est une ambiance très proche de ce qui existe en Europe de l'Ouest au même moment, comme en témoigne par exemple le groupe de Bloomsbury, à Londres, qui rassemble écrivaines, peintres et musiciens, économistes et critiques d'art. Ils sont électrisés par on ne sait quel air du temps, ils sont habités par une créativité et une liberté nouvelles. Liberté sexuelle, égalité entre les femmes et les hommes, légitimation de l'homosexualité, vie en commun, réflexions sur les objets du quotidien, révolution verbale, musicale, picturale, la jeunesse est au rendez-vous de l'histoire qui s'annonce. Mais quelle histoire ? Tout est là.

Anna Akhmatova est célèbre, elle n'a pas trente ans, Natan Altman a peint son portrait, elle est publiée dans la revue *Apollon*, elle écrit des poèmes d'amour et de guerre, désormais, des poèmes prémonitoires, des offrandes terribles à Dieu.

Le 5 février 1917, Sergueï Prokofiev a joué en public cinq poèmes d'Anna Akhmatova qu'il a mis en musique. C'est magnifique et c'est un triomphe.

Mais ce sont des années dures, dans un Petrograd dévasté. (…)

Anna Akhmatova a divorcé grâce aux lois révolutionnaires sur la famille, elle est sans ressources, et il lui faut gagner sa vie. À partir de 1918, elle travaille comme bibliothécaire à l'Institut agronomique, et bientôt elle n'a plus guère le temps d'écrire, au grand dam de son amie, la brillante, la vaillante Larissa Reisner.

Celle-ci, récemment nommée commissaire à la cinquième armée, lui écrit de Kaboul, où elle est en mission pour les bolcheviks :

Ne renoncez pas à la poésie. Votre poésie donne un sens à tout, justifie tout, vous êtes la joie de ceux qui ont souffert de l'injustice, qui meurent de chagrin. Ne restez pas silencieuse, ne soyez pas une morte parmi les vivants.

Comme Alexandra Kollontaï, une autre dirigeante révolutionnaire et féministe qui la lit et la soutient, Larissa Reisner voit en Anna Akhmatova la femme de l'avenir, une femme qui dit nous. Et qui parle pour toutes les femmes. Ces femmes mêmes qui furent, en février 1917, essentielles au déclenchement de la révolution, quand se concrétisa la jonction de la manifestation ouvrière et de celle des suffragettes de Saint-Pétersbourg. Larissa Reisner voit aussi en Anna une femme proche d'elle, une combattante, une femme indomptable, passionnée et libre.

Mais bientôt va prévaloir l'avis de ceux qui accusent Akhmatova d'écrire une poésie futile et féminine, intimiste et éloignée des émotions collectives de la révolution. Une poésie qui fait entendre la voix des femmes mal aimées, battues, abandonnées par des maris jaloux et volages. (…)

Quelques mois plus tard paraît un recueil intitulé *Anno Domini MCMXXI*. C'est le dernier recueil qu'Akhmatova publie avant de voir ses livres proscrits. Une interdiction qui va l'écraser de son poids jusqu'en 1940. Vingt ans de silence absolu. (…)

À la fin du mois de janvier 1936, Akhmatova note :

Je ne sais pas pourquoi, mais le 19 janvier, j'ai recommencé à écrire.

(…) Un poème en train de naître. Elle le présente ainsi :

Au cours des années terribles du règne de Iejov, j'ai passé dix-sept mois à faire la queue devant les prisons de Leningrad.

Une fois, quelqu'un m'a pour ainsi dire reconnue. Ce jour-là, une femme qui attendait derrière moi, une femme aux lèvres bleues, qui n'avait bien sûr jamais entendu mon nom, a

soudain émergé de la torpeur dont toutes nous étions la proie, et m'a demandé à l'oreille (là-bas tout le monde parlait à voix basse) :

Et ça, vous pouvez le décrire ?

Je lui ai répondu : je peux.

Alors un semblant de sourire a effleuré ce qui avait été autrefois son visage.

Elle a commencé à tenir en silence cette promesse. Sans laisser aucune trace écrite, pas un mot, car un vers écrit peut être mortel. La maison sur la Fontanka où elle vit dans sa moitié d'appartement communautaire, une pièce froide qui donne sur la cuisine commune, est désormais truffée d'espions et de mouchards. Une bande qu'elle nomme « ma cour des Miracles ». (…)

Et puis, en novembre 1938, elle fait une rencontre décisive, sans laquelle peut-être le poème du *Requiem* aurait-il sombré ou brûlé. Sans cette femme, il est certain qu'il aurait été perdu. Ou non écrit.

Elle se nomme Lydia Tchoukovskaïa (…), elle a trente et un ans. (…) Lydia est immensément cultivée. Elle a été licenciée pour raisons politiques de la maison d'édition pour enfants où elle travaillait comme rédactrice.

Le mari de Lydia Tchoukovskaïa, Matveï Bronstein, un jeune physicien juif, a été arrêté en février 1938, pour le motif qu'il portait le même patronyme que Léon Trotski. Mais peut-être aussi sans aucune raison, puisque les arrestations pleuvent au hasard. Elle n'a aucune nouvelle de lui et espère qu'Anna Akhmatova va pouvoir l'aider (…)

Plus tard, Lydia apprendra que son mari a été fusillé immédiatement après sa condamnation, le 18 février 1938. C'est ce que signifiait la formule du document administratif qu'elle a reçu : « dix ans de travaux forcés sans droit de correspondance ». Mais personne ne le sait encore. C'est une de ces expressions soviétiques, des mots codés pour éviter les cris des veuves.

« Hier, je suis allée chez Anna Andreïevna pour affaires », ainsi commence le journal que Lydia Tchoukovskaïa va tenir des années durant, de novembre 1938 à mars 1966, avec une interruption pour cause de brouille entre 1942 et 1952.

Elle se rend tous les jours ou presque chez Akhmatova.

Akhmatova lui récite ce qu'elle écrit : des morceaux de cette fresque qu'est *Requiem*. (…)

Elle prend soin de détourner l'attention des mouchards par des phrases banales : « Allez-vous bien ? », « Comme vous avez bonne mine ! ». Elle écrit ses vers sur des bouts de papier qu'elle brûle ensuite dans un cendrier.

Déjà la folie de son aile
A recouvert la moitié de mon âme

Lydia, qui a une excellente mémoire et un amour sans bornes pour la littérature, pour la poésie et pour son aînée, retient par cœur les précieuses strophes si dangereuses pour elles deux. Quand Lydia oublie des mots, elle les remplace par les siens, en marchant dans les rues noires, glissantes et glacées de Leningrad pour rentrer chez elle.

Je te crie de revenir
Toi mon fils, toi mon effroi.

Puis elle vérifie avec Anna. Qui remet alors les bonnes syllabes en place, en s'appuyant sur le rythme.

En littérature, le rythme est tout. L'absence de rythme est même, pense-t-elle avec raison, le signe le plus évident que la pensée n'a pas réussi à surgir.

L'appartement, la chambre plutôt, avec son canapé, où souvent Akhmatova est couchée, malade ou simplement frigorifiée, devient un havre pour les deux femmes. Un lieu de résistance élémentaire aussi.

J'ai besoin de vous voir, venez me voir, passez me voir, demande rituellement et impérativement Anna Akhmatova.

Lydia Tchoukovskaïa accourt.

À l'extérieur gronde le monstre.

Geneviève BRISAC, *Anna Akhmatova, portrait*, 2024.

Vous ferez un **résumé** de ce texte de 1 364 mots en 100 mots ± 10 %.

Marquez les dizaines de mots et indiquez le **décompte** total à la fin de votre copie.

Les formules caractéristiques doivent impérativement être **reformulées**.

Appuyez-vous sur les **liens logiques** du texte, explicites ou implicites, et **faites des paragraphes**.

Prévoyez **une marge** d'au moins 5 ou 6 cm, et **sautez des lignes**.

Il est interdit d'utiliser un stylo-plume ; utilisez un **stylo-bille ou un feutre de couleur bleue ou noire**. Pas de blanc machine, ni d'effaceur.